

Jean-Pierre Zaugg

LES LIAISONS ADELPHIQUES
OU LA CAPACITÉ DE JOUER
AVEC L'AUTRE

Dans le champ du fraternel j'ai souvent buté sur des impasses thérapeutiques qui m'ont mené à penser que, si les liaisons adelphiques* crèvent l'écran de la clinique, elles crèvent aussi les yeux de la métapsychologie. D'où mon envie de creuser la question, en suivant la piste de l'origine des liens entre frères et sœurs, et de tenter de cerner la spécificité de l'objet adelphique. Il s'est révélé, avec évidence, objet psychique à part entière, caractérisé par ses aspects archaïques, corporels, ludiques, et par une dimension groupale. J'ai également cherché à comprendre la spécificité d'un complexe fraternel. Il s'agit bien, on le verra plus loin, d'un complexe, c'est-à-dire d'un ensemble de représentations et d'investissements inconscients, d'imagos, organisés à partir de fantasmes et de relations intersubjectives, dans lesquels la personne prend sa place de sujet désirant. Nous distinguerons enfin comment ce complexe adelphique s'articule au complexe d'Œdipe.

*Pour plus de clarté, j'adopterai, à l'instar de R. Kaës, le terme « adelphique » issu du grec « adelphos-adelphi » signifiant « frère-sœur ». Ce terme a l'avantage de désigner aussi bien le fraternel que le sororal, sans aucune connotation religieuse ni républicaine.

S. Freud et sa fratrie

Issu d'une fratrie de dix enfants, puis père de cinq enfants, S. Freud a choisi l'un des seuls fils unique de la mythologie grecque, Œdipe, comme pivot central de sa théorie psychanalytique. S. Freud avait deux frères aînés, Emmanuel et Philip, âgés de 25 et 20 ans au moment de sa naissance, tous deux issus du premier mariage de son père Jacob ; et il a eu sept frères et sœurs, plus jeunes que lui, nés du couple Amalia-Jacob: Julius, Ana, Rosa, Maria, Adolphine, Paula, Alexander. Ces sept frères et sœurs sont nés en l'espace de dix ans. Julius est mort à 8 mois, peu avant le deuxième anniversaire de Sigmund. A cette date, sa mère était déjà enceinte d'Ana, première des cinq sœurs qui allaient suivre. Sigmund jouissait d'une chambre individuelle, alors que s'entassaient dans une seule pièce ses six frères et sœurs. Lui seul disposait d'une lampe pour travailler le soir. Lorsqu'Ana, sur les traces de sa mère, s'est essayée au piano, Sigmund, dérangé par le bruit, obtint de ses parents qu'ils liquident l'instrument.

Bien des années plus tard, il écrit [1916 – 1917]: «Le jeune enfant n'aime pas nécessairement ses frères et sœurs, et généralement il ne les aime pas du tout. Il est incontestable qu'il voit en eux des concurrents et l'on sait que cette attitude se maintient sans interruption pendant de longues années, jusqu'à la puberté et même au delà.»

Elle est souvent remplacée, ou plutôt recouverte, par une attitude plus tendre, mais d'une façon générale, c'est l'attitude hostile qui est la plus ancienne. Les raisons de ce conflit sont: le désir de chacun de monopoliser à son profit l'amour des parents, la possession des objets et l'espace disponible.» Plus loin il ajoute: «Le garçon peut reporter sur la sœur l'amour qu'il avait éprouvé auparavant pour la mère dont l'infidélité l'a si profondément froissé. Dès la nursery on voit naître, entre plusieurs frères s'empressant autour de la jeune sœur, ces situations d'une hostile rivalité qui jouent un si grand rôle dans la vie ultérieure. La petite fille substitue son frère plus âgé à son père qui ne lui témoigne plus la même tendresse que jadis, ou bien elle substitue sa plus jeune sœur à l'enfant qu'elle avait en vain souhaité de son père.»

Primauté de la haine sur l'amour, hostilité envers les frères et sœurs, et déplacement sur eux des pulsions destinées aux objets

parentaux, constituent l'essentiel de sa vision du fraternel. Cette perspective, pertinente mais parcellaire, va occulter durant des décennies la compréhension de la complexité des liaisons adelphiques. On peut penser, à l'instar de D.Houzel [2000], que Freud a utilisé la théorie du complexe d'Œdipe comme écran pour masquer une problématique adelphique bien plus archaïque, fratricide et incestueuse, maintenant ainsi le fantasme d'un amour sans tache pour sa mère et n'attribuant qu'aux seules filles des sentiments envieux face au ventre maternel. Au fil de son œuvre, on rencontre de nombreuses allusions aux liaisons adelphiques dans ses descriptions cliniques, mais il ne donnera pas de suite théorique à ces ouvertures et considérera que le travail de l'analyste consiste à débusquer et interpréter le déplacement sur la fratrie des pulsions destinées aux objets primaires.

Le complexe adelphique

La notion de complexe fraternel apparaît avec J.Lacan [1938]. Il décrit un complexe d'intrusion, qui permet à l'enfant de retravailler le complexe de sevrage. Contempler la mère qui allaite le petit frère, réveille chez l'aîné, le désir mortifère de se fondre en elle. L'envie de tuer l'intrus serait alors du côté de la vie plus que de l'agressivité, et équivaldrait à éliminer en soi le désir de se perdre dans une mère idéalisée. Ainsi l'identification au frère et l'hostilité première face à lui permettrait de se dégager d'une relation spéculaire à la mère. La fratrie offre, selon Lacan, la possibilité de reprendre sur un long terme la problématique du double et de l'homosexualité narcissique primaire, avec un autre objet que la mère. Et plus encore, la rivalité qui s'instaure permet de trouver à la fois autrui et l'objet socialisé; vu sous cet angle, le frère ou la sœur représente un incontournable «autre de la mère.» Ainsi, la présence d'un frère ou d'une sœur pousse à reprendre le travail du double, dans ses différentes figures (intrus, reflet, rival, alter égo) avec d'autres moyens symboliques que lors de la prime enfance. L'arrivée d'un intrus place le sujet face à l'alternative suivante: refuser le réel avec la destruction de l'autre, ou le reconnaître comme sujet différent de soi, socius, existant dans la réalité avec son désir propre. L'issue du complexe fraternel est d'accéder à l'altérité à partir du semblable et son enjeu est la coexistence.

La psychanalyse d'enfant nous montre, depuis M.Klein[1957], que les précurseurs des objets adelphiques apparaissent dès le deuxième semestre de la vie, dans les fantasmes de l'infans, sous forme de bébés conçus comme parties précieuses, enviabiles et non séparées du corps maternel, qui le privent d'une jouissance sans limite. Ces bébés fantasmatiques deviennent la cible d'attaques envieuses, sadiques. Ils peuvent faire retour, sous forme d'objets persécuteurs, menaçant autant la mère que le sujet. Les rivaux extérieurs, réels, n'apparaissent que dans un deuxième temps, comme projection externe des persécuteurs adelphiques internes. Ce mouvement projectif permet de préserver l'intégrité du corps maternel, puisque dès lors, les bébés sont figurés séparés et attaqués hors du corps de la mère. Partant de là, on peut penser qu'une fratrie réelle favorise ces mouvements projectifs, et permet au sujet de se dégager de l'envie destructrice du corps maternel et de son contenu, au profit d'une jalousie visant les autres enfants de la famille. Le passage à la jalousie suppose la reconnaissance d'un tiers concurrent, grâce auquel le sujet se dégage de l'ambiguïté spéculaire et de la confusion affective. Le frère ou la sœur est un double qui implique toujours un tiers. Autrement dit, l'existence réelle d'un frère ou d'une sœur favorise le passage d'une relation duelle à une situation triangulaire. Ce mouvement se situe dans ce que M.Klein conçoit comme un Œdipe précoce, sein - pénis - bébé.

Cherchant l'origine de ce complexe adelphique, nous découvrons, dans le travail de F.Tustin [1977] avec les enfants autistes, un fantasme récurrent chez tous ses patients, au moment où émerge en eux une vie psychique: le fantasme du *nid-aux-bébés*. A l'aube de sa vie psychique, dans sa quête d'un objet totalement bon, l'enfant peut se heurter trop tôt à une réalité intensément frustrante, et il fantasme alors des bébés spéciaux qui reçoivent une nourriture spéciale de la mère. Ces rivaux prédateurs se situent à l'intérieur du sein, et veulent arracher au sujet le mamelon, source de vie. Dans le cabinet du psychanalyste tout peut représenter ces bébés rivaux: les jouets, les crayons, les meubles, les pensées ou les affects de l'analyste. L'enfant choisit, soit d'ignorer totalement ces rivaux en niant toute altérité et en replongeant dans l'état autistique le plus profond, soit d'éliminer les bébés du nid en détruisant ou en jetant au loin les jouets, le matériel de dessin ou les paroles de l'analyste. F.Tustin observe, dans ce

nid, l'apparition ultérieure d'un bébé plus gros que les autres, qui aboutira à une première représentation du père. La première rivalité adelphique apparaît avant toute différence de sexe ou de génération, dès l'instant où se pose la question de «l'autre de la mère». La triangulation précoce n'advient qu'après l'élaboration de ce fantasme de *nid-aux-bébés*, où l'enfant est confronté à une multitude de bouches avides et menaçantes. Ainsi dans la conquête de l'altérité, qui correspond à la construction de l'identité de base et à la découverte de la vie psychique, les liaisons adelphiques primaires sont éprouvées bien avant l'Œdipe précoce. En résumé, les premiers fantasmes adelphiques, la découverte de l'altérité, la construction de l'identité de base et la naissance de la vie psychique, apparaissent simultanément. Vu sous cet angle, l'avènement et le développement d'un complexe adelphique participe de façon essentielle au processus d'individuation et au fonctionnement psychique.

Sur un plus vaste plan, dans la mythologie, on retrouve nombre de meurtres fratricides à la naissance d'une civilisation: Caïn et Abel, Romulus et Remus, Seth et Osiris, pour ne citer que les plus connus.

Au niveau biologique, l'observation échographique de la vie fœtale révèle que toutes les grossesses sont multiples (deux ou trois embryons en général), et qu'il faut compter cinq grossesses sans suite pour une naissance. Ce qui pourrait signifier que nous sommes tous des survivants, et des meurtriers par la même occasion.

Des liens adelphiques

Tous les auteurs cités insistent sur la rivalité fratricide fondamentale, et prennent peu en compte le développement des liens adelphiques, dans leur aspect libidinal. Pourtant, dans la fratrie, ces liens se développent dans l'investissement objectal, le jeu, l'identification, la projection, et dans la pulsion d'*inter liaison psychique* [O. Avron, 1996]. Au-delà de la blessure originaire, on peut envisager les liaisons adelphiques en termes de loyauté, d'amour, de tendresse, de soutien, de sacrifice, de don et autres valeurs positives. Frères et sœurs sont des objets tellement présents dans la vie, qu'on a de la peine à les considérer comme des objets psychiques, et pourtant... Dans la réalité ils imposent à l'enfant un partage quotidien, alors que la pulsion n'est pas partageuse. Est-ce pour cela que l'objet adelphique est si facilement

rejeté hors de la psyché? Les frères et sœurs sont des objets d'amour et de haine à part entière, objets d'investissement psychique particulier, ils nous accompagnent en général de notre naissance à notre mort. L'observation directe et la clinique développementale montrent qu'un lien adelphique existe dès le début de la vie, et précède même la conscience de soi. Qui n'a pas observé la curiosité, la joie, l'excitation ou la jubilation d'un bébé à l'arrivée d'un grand frère ou d'une grande sœur? De même, le nouveau venu stimule par sa seule présence l'activité psychique de ses frères et sœurs. L'importance de cette stimulation réciproque liée au vivant a été relevée par O. Avron [1996], à partir de son expérience du psychodrame de groupe. Elle postule une pulsion d'inter liaison psychique, assurant une liaison entre les membres du groupe, sous forme de provocation énergétique mutuelle et réciproquement entretenue, qui se joue entre deux pôles, l'un de provocation, l'autre de réceptivité. Les partenaires actuels n'assurent pas seulement la reviviscence des projections mutuelles du passé libidinal, mais aussi les stimulations liées au « besoin instantané de s'orienter vers tout vivant et de l'orienter vers soi. » Dans ce rapport énergétique créé par la co-présence des sujets, « l'autre est toujours en même temps objet de plaisir et source de vie relationnelle. » Cette pulsion d'inter liaison psychique permet de rendre compte de la nature du lien qui s'établit entre les êtres humains, et dans une fréquence et une intensité particulière, entre les frères et sœurs.

Un lien originare.

Dans notre quête des origines des liaisons adelphiques, nous rencontrons, avec A. Aubert-Godart (2000), un modèle qui nous renvoie à la conception du sujet. Dans un article intitulé « Fraternité et génétique », elle considère le placenta, créé conjointement par la mère et l'enfant, comme un premier compagnon qui s'ignore. D'où un premier compagnonnage rythmique, pré-ludique, lié au mouvement, au toucher, au vibratoire. Du fait des modes perceptifs disponibles in utero, qui engagent la sensibilité profonde diffuse, ce premier autre est du soi. Le placenta n'appartient ni à la mère ni à l'enfant, et il permet la coexistence de deux corps qui, sans lui, se rejetteraient. Obscur compagnon des profondeurs, le placenta est un génie relationnel, un médiateur, peut-être un précurseur biologique de l'objet transitionnel.

Ainsi on tiendrait une relation originaire, a-conflictuelle, qui tendrait à s'organiser du côté du double, dans une confusion partielle avec le maternel, antérieure à toute organisation de l'espace et du temps, antérieure à la notion de contenance et de limite. Présence autant liquide que charnelle et chaude, le lien adelphique des origines serait fondateur de la relation de réciprocité, dépositaire des idéaux d'une entente parfaite, comme avec une âme sœur. Dans de nombreuses cultures, le placenta est considéré comme un jumeau, enterré après la naissance, sur lequel on plante un arbre. Cet arbre vient témoigner au dehors de la vie souterraine qui se poursuit, tout comme la vie inconsciente du sujet. Vu sous cet angle, le lien adelphique originaire s'enracine dans un lien sensoriel à de l'autre, qui ne peut être conçu que comme soi, tant qu'il n'est pas perdu.

On n'est jamais tout seul. Si on se tourne vers le psychisme des parents, on y trouve des enfants imaginaires qui précèdent, eux aussi, la naissance du bébé; des enfants imaginaires qui devront trépasser pour qu'émerge un enfant réel, avec une identité propre.

L'objet adelphique

Quelles sont les qualités spécifiques de l'objet adelphique? C'est un objet contemporain, sensé survivre aux parents, un objet omniprésent, avec lequel une intimité corporelle va se vivre sur plusieurs années, un objet qui évolue en parallèle du sujet. Il est le prototype de tous les doubles narcissiques possibles; reflet, incarnation du Moi idéal ou des désirs régressifs, dépositaire des aspects haïs de soi-même, complément narcissique homosexuel ou hétérosexuel, ou autre reconnu comme tel.

Le lien adelphique me paraît être un synonyme d'identification. Le désir d'être pareil se développe et s'exprime largement avec le tout-proche. Frères et sœurs sont des médiums malléables par excellence, qui permettent des va-et vient incessants entre fantasme et réalité, et donc, un travail de différenciation (soi-objet, et fantasme-réalité). L'infans, qui semble ignorer sa propre image, ne peut ignorer celle de l'autre, qui souvent précède la représentation de soi. L'objet adelphique participe à cette construction et la menace en même temps. L'amour et l'identification s'entremêlent constamment dans les liens adelphiques, en alternance avec des mouvements projectifs. L'objet

adelphique possède un appareil psychique qui s'apparente à celui du sujet et il n'a pas la capacité de contention de celui des objets parentaux. Il est excitant, il vient chercher le sujet, il faut faire avec. Cet objet particulier contient un potentiel de violence et d'excitation physique ou psychique, qui mobilise les capacités défensives et créatives du sujet. L'objet adelphique est le précurseur du lien social. Frères et sœurs ont en commun, les mêmes gènes, les mêmes croyances familiales, un même mode de vie, les mêmes parents, la même famille élargie. L'objet adelphique est celui avec qui on partage une culture (films, lectures, musique, danses, jeux, mode, langage); il permet de découvrir la possibilité de partager avec d'autres la force de notre self.

Corps.

Les frères et sœurs permettent et favorisent une décharge pulsionnelle intense. Cette relation corporelle libidinale et agressive, mais aussi d'inter liaison psychique, s'étale sur de nombreuses années. Dans la fratrie, les contenus fantasmatiques se mettent en scène de façon crue directe et intense. L'objet adelphique est un partenaire de la perversion polymorphe de l'enfant. Si la mère reste la première séductrice de l'enfant, les frères et sœurs prennent vite le relais, et pour longtemps. Jouer avec la fratrie c'est explorer, transgresser, et sublimer les désirs incestueux, pré-génitaux et génitaux. L'espace adelphique permet de se familiariser avec des expériences d'envahissement pulsionnel, d'excitation débordante, de perte et de retrouvaille des limites, d'effraction et de respect de celles de l'autre.

Souvent la rivalité agressive masque les fantasmes incestueux à fleur de peau, comme le décrit si bien J. Cocteau dans « Les enfants terribles ». La fratrie offre un lieu d'expression du fantasme, sur un plan corporel, qui ne peut plus être vécu avec la mère ou le père. Un lieu de débordement, d'excès, de transgressions amoureuses et agressives. La fratrie crée un espace d'inter fantasmatization des pulsions en quête d'objet. Lorsque les parents jouent leur rôle de pare-excitation, les transgressions des frères et sœurs acquièrent une valeur de symbolisation. Ces passages par l'acte, lorsqu'ils sont encadrés par un couple parental suffisamment présent, permettent de symboliser toute une vie pulsionnelle inconsciente; ils permettent aussi une appropriation subjective des interdits parentaux. Ce qui revient à dire que